

Soixante ans de secours pour le PGHM de Briançon



Michel Reymond, dernier représentant encore en vie du groupe des six qui ont participé à la création du PGHM de Briançon, il y a 60 ans. Sur la photo, il tentait d'utiliser le poste-radio de l'époque. Photo DR

D'abord, il y eut la compagnie républicaine de sécurité, en 1958. Puis le peloton de gendarmerie de haute montagne, en 1959. Depuis, les deux unités travaillent en alternance, avec les médecins du Smur. Le PGHM fête, ce vendredi, ses 60 ans d'existence.

Quelques photos témoignent de ce qui s'apparente, aujourd'hui encore, à un exploit. Même si l'homme reste modeste, il porte sur ses épaules 26 années de secours en montagne. À 89 ans, aujourd'hui, Michel Reymond se souvient de la moindre date. Surtout de ce 12 août 1960. « Il y a des choses qu'on n'oublie pas. »

Michel Reymond a vécu toutes les révolutions du secours en montagne, l'arrivée de l'Alouette II en 1960, l'Alouette III en 1963, le treuil en 1967.

« A fait preuve de réelles qualités de courage »

Le Briançonnais reste le dernier encore en vie des six secouristes présents en 1959, lors de la création du groupe spécialisé haute montagne (l'appellation peloton de gendarmerie de haute montagne – PGHM – date de 1971). Dans la famille, ils étaient quatre frères, quatre gendarmes, dont trois au PGHM (arrivés en 1966 et 1970).

Si le secours en montagne s'est professionnalisé dès 1958, c'est notamment à la suite du "nauffrage" des deux jeunes alpinistes Vincendon et Henry, dans le massif du Mont-Blanc, à Noël 1956. Il aura donc fallu attendre 1958 pour voir apparaître les premiers secouristes professionnels à Briançon, avec la compagnie républicaine de sécurité. Est venu ensuite le PGHM, en mars 1959.

« Auparavant, ce sont des guides civils qui effectuaient les secours, se remémore Michel Reymond. On a créé le groupe spécialisé haute montagne (GSHM), en recrutant six gendarmes qui avaient déjà la spécialité ski-montagne. » Le président du secours en montagne était désigné par le préfet. Il s'agissait d'un civil. « On était sous sa responsabilité. C'est lui qui recevait les appels. »

À cette époque, pas encore d'hélicoptère à Briançon. Les missions sont difficiles, extrêmement physiques, souvent longues, parfois délicates. « On allait chercher les victimes à pied, et on les redescendait sur le dos », raconte l'ancien secouriste du PGHM.

« Le secours le plus difficile de ma carrière »

Aujourd'hui, Michel Reymond est toujours briançonnais. Il continue à marcher, skier (du fond principalement), jardiner. Il n'a rien oublié de ces 26 années au PGHM de Briançon. Des photos rappellent le poids des missions. Et puis, il y a ce "témoignage de mérite", accordé par le ministre de la Défense nationale, le 26 août 1960 : "Gendarme d'une cordée de pointe, a fait preuve de réelles qualités de courage et d'endurance en participant, durant 33 heures, dans des conditions extrêmement périlleuses, au sauvetage d'un alpiniste grièvement blessé dans le massif de la Meije, à 3 883 mètres d'altitude."

« Ça a été le secours le plus difficile de ma carrière. » Tout s'est joué sur l'arête sud-est du pic Gaspard. « Un alpiniste s'était fracturé les deux jambes. Il a fallu partir à pied. Il neigeait. On était six, trois CRS, trois gendarmes. Deux cordées. C'était le 12 août 1960. On a dû passer la nuit sur le glacier Claire. Un gendarme et deux CRS sont revenus avec des gelures. On a fait beaucoup de secours difficiles, mais celui-ci l'était encore plus, du fait de sa durée... » L'alpiniste s'en est sorti.

Des secours au pilier sud des Écrins ; dans la face sud du Pavé ; en Corse, pendant trois jours – un avion s'était crashé au mont Renoso... Montgenèvre, aussi, en 1966. « La seule personne que j'ai ressortie vivante d'une avalanche, dans le vallon des Baisses. C'était un groupe de sept ou huit Italiens. Ils nous ont prévenus le soir. La reconnaissance en hélico et le son- dage n'ont rien donné. On y retourne le lendemain matin et là, on aperçoit un gant qui dépassait de la neige. Il était en vie ! La veille, il entendait tout ce qu'on disait. Quand on a dit qu'on reviendrait le lendemain matin, il a gardé espoir. Dans la nuit, il a pu sortir une main et faire dépasser un bout de son gant dehors... Il était indemne. »